

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 42

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208131>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DE GRACE!

Mais oui, c'est entendu : la vie est chère ; elle est même très chère, là ! Etes-vous content ? On nous le dit sur tous les tons. Pardonnez l'expression, c'est la « scie » du jour une « scie » sérieuse, macabre même, et qui menace de durer.

C'est le grand argument, la suprême réplique.

« La vie est chère ! » dit le mari à sa femme, la mère à ses enfants et à sa domestique, l'oncle à son neveu, la tante à sa nièce, le fiancé à sa fiancée, le patron à son employé et l'employé à son patron, le marchand à son client, le client au marchand. « La vie est chère ! » répètent quotidiennement les journaux à leurs lecteurs, avec des considérations philosophiques et économiques aussi vaines qu'ennuyeuses.

C'est une épidémie, une calamité ! « Ils n'en meurent pas tous, mais tous en sont atteints ! »

Et voilà, maintenant, que les politiciens aussi s'en mêlent. Ce n'est point, certes, pour éclairer ni avancer les choses.

« La vie est chère ! » c'est un cri de guerre. A son ouïe, on renverse tout, on casse tout, bêtement, comme toujours quand on casse quelque chose. On dépouille, on assomme son prochain parce qu'il a une marchandise à vendre et qu'on n'a pas ou plus de quoi la lui acheter. On oublie, on méconnaît les élémentaires notions du respect d'autrui et de son bien. On malmène les agents de police, on conspuie les magistrats qui veulent se permettre de vous les rappeler.

On ne prétend pas à moins qu'à demander, du jour au lendemain, la suppression des droits de douane. Ah ! sans doute, il vaudrait mieux qu'il n'y en eût pas, de ces impôts-là. Le libre-échange serait le rêve. L'équilibre finirait bien par s'établir dans l'échange des produits naturels ou manufacturés des différents pays, et le consommateur serait mieux servi et à meilleur compte. Le protectionnisme est une anomalie, une erreur économique. Mais pour assurer le règne du libre-échange, il faut une entente générale entre toutes les nations. Elle n'est pas près d'aboutir, hélas !

Or donc, on ne songe pas que la suppression des droits de douane, c'est du coup bouleverser de fond en comble l'économie des budgets nationaux. Les gouvernements ont besoin d'argent : c'est une vérité à M. de la Palisse. Les douanes sont un de leurs principaux bailleurs de fonds. Supprimez-les : il faudra le trouver autre part, l'argent. Autre part, c'est encore votre poche, la mienne, celle de tout le monde. Le donner sous un nom ou sous un autre, cet argent, vrai, c'est à n'en pas tourner la main.

Vous refusez aujourd'hui l'impôt à l'Etat. Demain, vous sonnez à sa porte pour qu'il vous fasse un chemin de fer, une route, une école ou tout autre œuvre d'intérêt public.

L'Etat vous répond : « Désolé, mais je n'ai plus le sou ! » Vous murmurez, vous pestez, vous tempêtez ; et en avant les grands mots : insurrection ! révolution !

L'Etat vous fait votre chemin de fer, votre route, votre école : « Bravo ! Vive l'Etat ! » Mais il vous tend l'escarcelle pour l'aider à payer la note : « A bas l'Etat ! Conspuiez l'Etat ! »

Oh ! les hommes !

Il n'a peut-être pas si tort que cela, ce chroniqueur parisien qui attribue surtout le renchérissement de la vie aux besoins nouveaux que nous nous créons chaque jour, au goût de luxe dont nous sommes possédés et dans lesquels nous croyons trouver le secret du bonheur terrestre.

« D'abord, dit-il, qu'appellez-vous « la vie » ? Cela représente-t-il simplement « la table », ou bien faites-vous entrer dans vos calculs la toilette de madame, l'apéritif de monsieur, les domestiques, les chichis, le théâtre... et le reste ?

» A priori, cette location : « la vie est chère », ne veut rien dire du tout : il y a mille façons de vivre, et l'on vit à tout prix. Comment pouvez-vous expliquer que le monsieur qui dépense cinquante francs par jour (je prends un chiffre modeste), et le pauvre diable qui dépense dix sous, trouvent également que « la vie est chère » ? C'est apparemment que l'un et l'autre s'illusionnent.

» Puisqu'on peut à volonté en diminuer le prix, il est plus logique de dire que la vie n'est chère que parce qu'on la veut trop belle, trop grasse, trop farcie de toutes sortes de bonnes choses...

» Autre erreur : on confond, de nos jours, *désirs* avec *besoins* ; on s'entoure de *superflu* avec la conviction que c'est du *nécessaire*.

» Voici un morceau de pain valant, je suppose, dix centimes. Un prétorien en eut fait, jadis, un repas. Faites-en une soupe : le repas ne coûtera plus dix centimes, mais vingt ; faites-en une tartine de beurre : ce sera trente centimes ; un sandwich : cinquante centimes ; calez sur ce même pain une grive bien juteuse et faites rôtir au four : ce n'est plus par centimes qu'il faudra compter, c'est par francs...

» L'autre soir, une foule stationnait sur le boulevard. Il y avait là des bourgeois, des ouvriers, des ménagères. Ces dames caquetaient :

« — Croyez-vous, ma chère, disait l'une, j'ai dû payer aujourd'hui trente-six sous une douzaine d'œufs !

« — C'est épouvantable, répondait l'autre. Si cela continue, on ne mangera plus à sa faim !...

» M'étant orienté, je vis que j'étais devant un théâtre, et que cette foule entassée attendait l'ouverture des portes. Ce soir-là, comme à l'habitude, on refuse du monde, au parterre.

« La vie est chère, vous dis-je !... »

Il est évident, comme le remarque le chroniqueur, que « tout cela augmente le prix des pommes de terre ».

D'aucuns en appellent au secours des lois.

Hum ?... Enfin, si on peut avec une loi, une simple loi, nous assurer la vie à meilleur compte, je n'ai rien contre. Une loi de plus ou de moins — il y en a tant ! — ce n'est pas une affaire. En tout cas, ce ne sera pas la plus mauvaise. C'est déjà quelque chose.

J. M.

Les « crampons ». — Les sots sont un peuple nombreux », a dit un fabuliste. On en peut dire autant des importuns, des « crampons » vulgairement parlant, qui sont les proches parents des sots.

La Bruyère, en effet, a écrit avec infiniment de raison :

« C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient ou s'il ennuie ; il sait disparaître au moment qui précède celui où il serait de trop quelque part. »

Voilà une vérité qu'il serait bon d'écrire en grosses lettres sur sa porte et particulièrement sur la porte des rédactions de journaux, assiégées par les importuns, qui n'ont aucune idée, aucun souci du prix de chaque minute, de chaque seconde, pour un journaliste talonné par l'heure des courriers.

Condamné. — Un médecin déplorait le décès d'un de ses amis.

— Ah ! certes, s'il est mort, ce n'est pas faute de soins. Pendant les trois derniers jours de sa maladie, deux de mes collègues et moi n'avons quitté d'une minute son chevet.

— Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? répliqua quelqu'un.

Poison. — On racontait l'autre jour que M^{me}... — faut-il dire qui ? — Non, après tout, appelons-la M^{me} X., s'était empoisonnée.

— Vous verrez, dit un monsieur de sa connaissance, qu'elle se sera mordu la langue.

Pour 10 francs.

M. ... est très habile en affaires, mais il ne le faut pas sortir de ses chiffres.

Il était cet été en vilégiature à la montagne. Sa femme tomba soudain dangereusement malade.

On manda un médecin homoeopathe qui répondit de la guérison au moyen d'une poudre dont il remit un paquet au mari.

— Il importe, recommande le docteur, que la dose ne soit ni trop forte ni trop faible. Avez-vous ici une balance ?

— Certainement.

— Eh bien vous mettez dans une bouteille d'eau une quantité de poudre de poids égal à celui d'une pièce de 10 francs.

Deux jours après, à sa seconde visite, le médecin trouve M^{me} ... morte.

— C'est étrange, fait le docteur, mon remède était pourtant infallible. Lui avez-vous bien donné ma poudre ?

— Hélas, monsieur le docteur, voyez, la boîte est vide.

— Comment, exclame le médecin, déjà ! Vous lui avez fait prendre toute la poudre ?

— Oh ! mais, en deux bouteilles !

— Malheureux, vous avez tout à fait oublié ma recommandation !

— Mais point du tout ; je l'ai suivie à la lettre.

Seulement, n'ayant pas sur moi de pièce de dix francs, j'ai mis deux écus dans le plateau de la balance.

Nuance. — Un ecclésiastique prêchait sur la brièveté de la vie et la vanité des choses du monde.

Il commença ainsi son sermon :

« Mes frères, nous mourrons tous !... tous !... »

Comme il disait ces mots, entre un des premiers et des plus puissants magistrats du pays. Le prédicateur reprit alors :

« Nous mourrons presque tous, mes frères ! »

Théâtre. — La seconde semaine de débuts, au Théâtre, a pleinement confirmé les espérances de la première. Dimanche, salle comble et enthousiaste pour la première de drame, *Keen*. Mardi, première de vaudeville, *Le Zèbre*, un éclat de rire du lever au baisser de rideau. Jeudi, ce fut *Le Monde où l'on s'ennuie*, de Pailleron, et vendredi, deuxième de *L'Adversaire*. Autant de succès.

Demain, dimanche, *Le Vieux caporal*, drame émouvant en 5 actes, de Dumanoir et d'Ennery. — Mardi 24, deuxième du *Monde où l'on s'ennuie*. Jeudi 26, une nouveauté, *Papa*, 3 actes de de Flers et de Caillavet.

Kursaal. — Mardi 17 a eu lieu la première, à Lausanne, de *Les Fétards*, opérette en 3 actes et 4 tableaux, de Mars et Hennequin, musique de Victor Roger. Cette joyeuse pièce, dont le succès a été consacré par une interminable série à Paris et par une quantité considérable de représentations en province et à l'étranger, n'en a pas moins à Lausanne.

L'interprétation en est très bonne, et M. Tapie l'a soigneusement montée. Avec deux ballets et une fanfare comique, les excellents artistes du Kursaal remportent un nouveau succès.

Demain, dimanche, matinée à 2 1/2 h. et soirée à 8 1/2 h.

Lumen. — La fidélité du public aux spectacles cinématographiques du Théâtre Lumen ne faillit pas, surtout depuis que ces spectacles sont agrémentés d'attractions sensationnelles.

On nous a dit — et nous n'avons aucun sujet d'en douter — que très prochainement nous aurions, chaque semaine, au Lumen, une représentation d'opérette par une troupe excellente. Avec l'acoustique très bonne de la salle, ce sera tout plaisir. De joyeuses soirées en perspective.

Draps de Berne et milaines magnifiques. **Toilerie** et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à **Walther Gygaz**, fabricant à **Bleichenbach**.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO